



HAL
open science

Les vendeurs de la carrera Séptima à Bogotá

Pilar Mendoza

► **To cite this version:**

Pilar Mendoza. Les vendeurs de la carrera Séptima à Bogotá. CIST2014 - Fronts et frontières des sciences du territoire, Collège international des sciences du territoire (CIST), Mar 2014, Paris, France. pp.278-283. hal-01353466

HAL Id: hal-01353466

<https://hal.science/hal-01353466>

Submitted on 11 Aug 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les vendeurs de la *carrera Séptima* à Bogotá

AUTEUR

Pilar MENDOZA (Allemagne)

RÉSUMÉ

Les vendeurs de rue se sont organisés à Bogotá parallèlement au phénomène d'urbanisation massive qui a commencé en Colombie vers les années 1950. Désormais, ces acteurs ont composé leur propre structure à partir de systèmes de participation et d'interaction dans la ville, lesquels peuvent être rassemblés dans la pratique du « système D » ou *rebusque* (dans l'argot populaire colombien). À travers la pratique du *rebusque*, ou informalité, les vendeurs de rue ont créé leurs propres formes de socialisation ; la créativité et l'ingéniosité des acteurs se montrent par la façon de négocier toutes sortes de produits. Leur capacité à « jouer » avec le système, à inventer des manières d'être et à utiliser l'espace urbain se traduit par le vaste monde informel qui croît dans la ville, dans une stratégie de mobilité.

MOTS CLÉS

Vendeurs de rue, mobilité, ville, *rebusque*, informalité

ABSTRACT

Street vendors appeared in Bogotá simultaneously and in parallel with the strong urbanization which begun in Colombia in the 1950's. Since then, the street vendors have created their own structure through participative and interactive systems that can be classified as a practice of "*rebusque*" (popular Colombian word for "digging around"). By practicing "*rebusque*", or informality, these street vendors have created different ways of socialization, showing creativity and inventiveness by various types of business and a broad spectrum of products. Their ability to "play" with the official system, to invent various ways to be present within the public space and to use the urban space is reflected in the informal system, which is growing within the cities.

KEYWORDS

Street vendors, mobility, *rebusque*, city, informality

INTRODUCTION

Les pratiques sociales des vendeurs informels et leurs manières de vivre la ville font partie de la construction sociale de Bogotá. En Colombie, on désigne ces pratiques par un mot très répandu dans l'argot populaire : le « *rebusque* ». Il s'agit des formes de vie qui impliquent différents mécanismes d'action, une recherche incessante de possibilités à partir desquelles les secteurs populaires inventent des stratégies de survie mais d'une manière informelle. Elles concernent leurs formes de travail mais aussi leurs interactions avec les autres et avec l'espace.

Ce phénomène met en évidence une population émergente, appartenant au monde urbain, qui se caractérise par sa mobilité, son autonomie et sa distance à l'égard du système officiel (de Certeau, 1990). En outre, l'observation des vendeurs de rue montre comment les acteurs, dans leur mobilité, franchissent constamment les sphères du formel et de l'informel pour pouvoir mener à bien leurs transactions. Dans cette perspective,

nous nous appuyerons sur les travaux sur l'informalité de Jérôme Monnet (2010), pour définir cette population inclassable dans les registres officiels du fait des multiples dimensions de leurs activités mêlant vie privée et vie publique.

Nous verrons comment ces pratiques donnent lieu à des modes d'organisation sociale alternatifs, à travers l'autogestion de multiples réseaux formés « spontanément » à l'intérieur des familles et autour des chaînes de vendeurs de rue où se mêlent les activités économiques, familiales ou de voisinage. En ce qui concerne l'appropriation de l'espace par les vendeurs, on verra notamment que ces espaces ne sont pas des lieux fixes mais plutôt des espaces constitués de divers flux – économiques, sociaux, etc. (Tarrius, 2002). Cette mobilité implique essentiellement le maillage de territoires, réseaux et liens sociaux et la quête d'une certaine sécurité de l'existence en déployant des activités et des stratégies de survie (Tourzi, 2010).

1. L'INFORMALITÉ À BOGOTÁ

La ville de Bogotá a expérimenté vers les années 1950 d'importants changements dans sa structure et sa composition sociale et démographique. En effet, c'est à partir de cette époque que la ville connaît, en même temps, les débuts de la modernisation et l'arrivée massive de paysans en raison de ce que l'on nomme en Colombie la « *violencia* » déclenchée à la suite d'un événement majeur, El Bogotazo (1948). Cet événement eut lieu dans la *carrera Séptima*, axe principale de Bogotá, suite à l'assassinat du leader politique Jorge Eliécer Gaitán. C'est là que débuta une insurrection populaire qui dura plusieurs jours, puis s'étendit à tout le pays. Les secteurs populaires, acteurs de ce soulèvement, firent au long des années suivantes leur entrée massive dans la ville.

La croissance de la population de Bogotá est alors impressionnante : en 1938 la ville compte 325 650 habitants ; en 1951, elle passe à 715 250 habitants, en 1985 à 4 236 490 et, selon les approximations de 2005, elle compterait 7 185 889 habitants. À la suite des vagues d'immigration dans la ville, l'augmentation du nombre de vendeurs de rue et, plus généralement, de tout type d'acteurs informels s'accélère. L'espace public se convertit en un lieu privilégié d'échanges commerciaux et de démarches informels.

Les vendeurs de rue et leur rapport à l'espace

L'histoire de la vente informelle dans les rues de Bogotá remonte ainsi au début des années 1950. Selon l'historien Marco Palacios, « quand les vieux travailleurs de la rue, vendeurs de journaux, vendeurs de loto, les cireurs de chaussures, vendeurs à domicile, furent submergés dans une marée de vendeurs ambulants. Soumis au contrôle des commerçants en gros, ils envahissaient les trottoirs des rues commerçantes (...). À chaque feu rouge, près d'un centre commercial, des groupes d'enfants offraient des chewing-gums, des pare-brise ou des rétroviseurs (...). Les informels sont des acteurs fondamentaux, même s'ils ne sont pas les seuls, dans l'histoire des établissements populaires urbains » (cité par Gil, 1998).

Confrontés au surgissement du phénomène, les maires ont essayé de freiner le problème. Cependant, ce ne fut que vers les années 1990 que débutèrent les politiques de la ville et la véritable transformation de l'espace public, avec le maire Antanas Mockus et son projet

de créer une nouvelle « culture citadine »¹ : l'espace public étant en grande partie occupé par des kiosques et des vendeurs de rue, l'administration de la ville a alors commencé à déloger des travailleurs informels en leur donnant en contrepartie l'assurance de les placer dans des lieux d'activité commerciale.

Cependant, selon les enquêtes, la population des vendeurs de rue n'a diminué que très faiblement. En réalité, elle a modifié ses pratiques de l'espace, s'orientant vers un modèle plutôt fondé sur la catégorie de non-lieu. Ceci a eu pour conséquence la multiplication de nouveaux personnages dans l'espace public : ceux qui déambulent en transportant sur eux la marchandise. Le meilleur moyen de rester vendeur de rue est de ne jamais rester au même endroit. Les logiques stratégiques de survie déclenchent ainsi une appropriation provisoire de l'espace, mobilisant aussi le territoire comme ressource (Tourzi, 2010).

Les chiffres suivants (tableau 1) montrent une décroissance d'environ 8 % du taux d'informalité pendant cette période, avec néanmoins une moyenne de 46 % dans les dernières années, et mettent en évidence l'importance d'un tel phénomène dans le marché de travail.

Tableau 1. Taux d'informalité à Bogotà et indicateurs concernant le marché du travail

Source : DANE, Encuesta Continua de Hogares

	2001	2002	2003	2011	2013
Taux de chômage	17,0	15,7	14,9	10,9	10,0
Taux de sous-emploi	32,0	36,1	33,4	31,4	29,1
Taux d'informalité	54,6	55,4	54,9	46,7	45,3

La *carrera Séptima* aujourd'hui

Les vendeurs informels de la *carrera Séptima* montrent, dans le *rebusque* et leur rapport à l'espace, des interactions qui dépassent la sphère économique et concernent aussi des aspects sociaux, moraux et politiques. La voie est un espace public de consensus et de négociation, un lieu de passage qui permet d'aller du public au privé et *vice versa*. Les transactions économiques observées dans le marché de la rue nous montrent des formes provisoires d'appropriation du domaine public par des activités privées.

La *Séptima* peut se décrire selon les activités et les produits qui s'y trouvent. En allant du sud au nord², à partir de la place Bolivar (*calle 8*) en plein cœur du centre-ville, nous trouvons par exemple les changeurs illégaux de devises étrangères, puis des photographes et vendeurs de maïs pour les pigeons, un peu plus loin les vendeurs d'émeraudes, puis les livres de littérature classique et les petits animaux et enfin les vendeurs de lunettes, parapluies, téléphones portables, jouets, petit électroménager, CDs, vidéos pirates, journaux et un peu partout la vente de cartes prépayées pour les téléphones portables. Des chariots improvisés en bois, parfois même tirés par des chevaux, se trouvent à presque tous les carrefours et sur les places, proposant des fruits de saison, café ou tisanes. Les places et les parcs sont occupés par les cireurs, les artistes et les photographes. Enfin, il y a aussi des services comme le laminage (protection plastique) de pièces d'identité, réparation d'électroménagers, lavage de

1 Il fut maire à deux reprises (1995-1997/2001-2003). Entre ses deux mandats, Enrique Peñalosa tint les rênes de la ville et mit à exécution un certain nombre de projets similaires.

2 Il s'agit d'un système quadrangulaire dans lequel les voies nommées *calles* vont de l'est à l'ouest et les voies nommées *carreras* du sud au nord.

vitres, gonflage de pneus aux feux rouges, recyclage, contrôle de la tension et du poids des personnes, surveillance de voitures, élaboration de documents administratifs et démarches diverses, et lecture des lignes de la main et des cartes (type tarot).

Les vendeurs informels de la rue passent une grande partie de leur vie dans l'espace public. Ils y mangent, rendent visite à des amis, élèvent leurs enfants, se disputent, écoutent la radio, lisent le journal, jouent et travaillent. Il s'agit de leur espace de vie et de leur source de revenu. Dans un tel contexte, les frontières entre espace public et privé s'avèrent particulièrement floues (Monnet, 2010) et l'espace public se montre comme un espace social qui construit de l'identité et se déplace. En effet, on parle d'une mobilité de ressources dans le sens économique, social et physique, qui peut aller des rues de la ville jusqu'au-delà de frontières du pays³. Cette appropriation de l'espace s'aperçoit alors comme une « stratégie de territorialisation » (Touzri, 2010), imprégnée d'une logique de mobilité, qui essaie de se soustraire au contrôle de l'État.

2. MOBILITÉ ET RÉSEAUX SOCIAUX

L'échange économique donne lieu à des échanges sociaux et culturels qui possèdent également une dimension morale et éthique. Dans le monde informel se tisse tout un univers de relations sociales, à partir d'échanges capitalistes mais de manière nomade et précaire. Selon les termes d'Alain Tarrus (2002), les mouvements se font à la manière de fourmis qui circulent dans des flux économiques et qui tissent en même temps des réseaux de relations entre populations très diverses qui se retrouvent à exercer des activités communes dans l'espace public.

C'est le cas de Marlén, vendeuse de bonbons et de cigarettes à l'unité, qui est au carrefour de la Séptima avec la 17^e avenue. Elle est devenue, comme d'autres de ses collègues habituels, un point de référence et une « intermédiaire » entre différentes activités de la rue pour les gens de cette zone, qu'ils soient des clients ou simplement les collègues de son secteur. Marlén connaît tout le monde et sait les occupations de chacun. Parmi les vendeurs de ce périmètre qui proposent des produits similaires, la solidarité est totale. Chacun est très attentif à l'arrivée des voitures de police. Marlén les détecte très rapidement et elle prévient d'abord ceux qui vendent des produits illicites car ils sont les plus susceptibles d'être arrêtés. Ayant accompagné Marlén pendant son activité, on a pu constater qu'elle vend des cigarettes et des sucreries aux employés du secteur qui sortent ensemble de leur bureau, et qu'une majorité lui demande si « el Jorge » est déjà passé », « ce qu'a donné la loterie de Boyacá », car elle vend aussi des tickets de loto (produit légal mais qui appartient à une collègue), etc. D'autres acteurs qui s'approchent d'elle sont de petits distributeurs de marchandises qui lui proposent des cartouches de cigarettes ou des bonbons en grande quantité. En amont de ces intermédiaires se déroule la chaîne des distributeurs, jusqu'aux grands magasins populaires du centre spécialisés dans le commerce populaire (comme San Victorino, la Pajarera, etc.) ou encore à de grands commerçants indépendants propriétaires de plusieurs magasins dits formels, « qui ont pignon sur rue ». Elle est couverte par la sécurité sociale mais ne l'utilise qu'en cas d'extrême urgence : « aller au médecin du SISBEN⁴, ça me fait perdre

3 Voir les travaux de O. Gonzalez sur la débrouille des migrants andins en France (2013).

4 Le système de sélection des bénéficiaires du SISBEN est un modèle d'identification du niveau social des citoyens pour donner des allocations, développé par l'État en 1993. Ceux qui ont le niveau le plus bas – c'est-à-dire 1 ou 2 – ont droit au service de santé gratuit.

toute ma journée de travail en faisant la queue ! » Elle ne croit pas aux politiciens mais a voté pour le maire Lucho Garzón parce qu'il avait promis du travail pour les informels. Même si elle connaît ses droits, elle ne les exerce que de façon sporadique, si cela lui convient.

Les canaux de communication dans la rue s'expriment de multiples manières, se recréent et innove. Le bouche-à-oreille traditionnel demeure cependant la forme la plus élémentaire et la plus fréquente de circulation rapide et sûre de l'information et des nouvelles circonstancielles. L'analyse des relations entretenues par les acteurs montre à quel point le sentiment d'appartenance à son travail est fort. Les vendeurs affrontent des phénomènes de répression ou d'opposition externe qui donnent naissance à des liens de solidarité particulièrement forts. Sous un angle stratégique, les relations familiales, de voisinage et territoriales, permettent de recréer des conditions acceptables d'existence matérielle et de donner une dimension collective et familiale aux logiques de survie (Tourzi, 2010). C'est-à-dire que dans cette interaction se définissent des relations qui peuvent aller du purement économique et individuel, jusqu'à l'établissement de liens collectifs à travers de petites solidarités, complicités et accords, mais la famille reste la liaison la plus reconnue dans le milieu de vendeurs de rue.

La famille et son rôle dans le monde informel

L'analyse du processus d'« auto-organisation » des vendeurs de rue met en effet en relief le rôle central de la famille. La microéconomie, la femme chef de famille, les mères célibataires, les enfants vendeurs, font partie des personnages constamment rencontrés lors du travail de terrain. Lorsque nous demandions aux enfants vendeurs où se trouvait leur mère, ils répon-daient souvent : « Ma maman est à l'autre coin de la rue en train de vendre avec mon petit frère, nous nous retrouvons pour déjeuner et à la fin de la journée pour rentrer chez nous ».

La vente dans la rue est en général une affaire familiale. Elle joue le rôle soit de véritable travail, soit d'appui économique quand on monte un commerce, soit d'occupation temporaire : « Oui, ça se fait beaucoup, il y a une solidarité avec la famille, ça se fait beaucoup parce que la majorité des personnes ont des gens de leur famille sans travail. Alors on tente de leur trouver une place, de les aider, de les aider à travailler, en cela il y a vraiment une solidarité. Il y a des familles entières qui travaillent dans ce métier » (témoignage d'une vendeuse, mai 2010).

En outre, l'exercice d'une activité en commun renforce les liens. Le recours aux liens familiaux et aux liens de proximité offre une assurance indispensable à la sauvegarde de l'activité (Touzri, 2010). Ces réseaux établissent des liens d'identité qui reproduisent sans cesse les logiques de survie.

CONCLUSION

La population flottante du monde informel semble se maintenir, grâce notamment aux flux de déplacés de la violence qui continuent d'arriver dans la ville. L'informalité, ou *rebusque*, n'obéit pas seulement à des formes de travail mais aussi à une problématique proprement urbaine liée à de nouvelles modalités de différenciation sociale et de « désaffiliation » (Castel, 1995). Ainsi, le *rebusque* n'est pas une forme d'exclusion statique mais constitue une zone intermédiaire et mouvante qui mêle différents aspects

tels que le travail, l'instabilité sociale et les liens sociaux. Un espace de médiation dans lequel se rencontrent, au-delà des échanges commerciaux, différents univers normatifs et symboliques.

RÉFÉRENCES

- Agier M., 1999, *L'invention de la ville : Banlieues, townships, invasions et favelas*, Amsterdam, Archives contemporaines.
- Castel R., 1995, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard.
- Castañeda A., 2004, *El Fondo de Ventas Populares y su Extensión al Sector informal: Una política global de empleo a escala distrital*, Bogotá, Alcaldía de Bogota.
- De Certeau M., 1990, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard.
- Gil C., 1998, *Etnografía de las organizaciones de la venta informal de la calle en Santa Fe de Bogotá*, Bogotá, Universidad Nacional.
- Gonzalez O.L., 2007, *La débrouille : migrants andins en France et accès aux droits*, thèse de doctorat, Paris, EHESS.
- Mendoza P., 2008, *Le monde de la rue à Bogotá : la débrouillardise comme art de faire de la multitude*, thèse de doctorat, Paris, EHESS.
- Mockus A., 2003, *Seguridad y convivencia. Informe de la Alcaldía*, Bogotá, Alcaldía Mayor.
- Monnet J., 2010, « Dissociation et imbrication du formel et de l'informel : une matrice coloniale américaine », *Espaces et Sociétés*, n° 143, pp. 13-29.
- Tarrius A., 2002, *La mondialisation par le bas. Les nouveaux nomades de l'économie souterraine*, Paris, Balland.
- Touzri A., 2010, « Pratiques informelles et minorités issues de l'immigration : une régulation autonome en question ? », *Espaces et Sociétés*, n° 143, pp. 47-62.
- http://www.dane.gov.co/files/investigaciones/boletines/ech/ech/bol_ech_nov10.pdf
- <http://www.codhes.org>

L'AUTEUR

Pilar Mendoza

Journaliste freelance
 Consultante indépendante
 pilar.mendoza.koch@gmail.com